

Littératures migrantes: concept d'un champ littéraire excentrique

SARA BÉDARD-GOULET

Abstract. Migrant Literatures: Concept from an Excentric Literary Field.

This article focuses on the concept of migrant literatures as it was developed by literary studies in Quebec at the beginning of the 1980s. It examines the conditions that led to the emergence of the notion, such as the historical evolution, immigration policies and linguistic specificity, and compares it with the situation in France, where such a concept was not considered by literary theory until recently and still meets with a certain resistance to multiculturalism. Hybridity is a key term to define migrant literatures, a term that emerged alongside postmodernism, and contributes to reconsidering the traditional boundaries of national literatures, often based on a uniform vision of history and a territorial perspective of space. On a literary level, the emergence of migrant literatures can be attributed to the tendency, in Quebec literature, towards exile, as it represents itself in an excentric perspective. As such, it fosters a close relationship with alterity and welcomes multiple identities. Quebec literature has also been described as adventureless, mostly representing an idyll sheltered from the outer world. This paper suggests that this also can promote a fertile ground for migrant writers, whether they need a refuge from a difficult experience or can offer the adventure missing from the general trend of works.

Keywords: migrant literatures; Quebec literature; literary theory; literary history

Bien que ses institutions littéraires soient florissantes, la littérature québécoise (dont la grande partie est écrite en français) est encore jugée comme une littérature « mineure » ou « minoritaire » lorsqu'elle est mesurée à la littérature produite en France. C'est aussi le cas au sein du Canada, où la littérature québécoise n'est pas sur un pied d'égalité avec la littérature canadienne, dont la grande partie est écrite en anglais. Tout en étant considérée comme une « petite littérature » (*kleine Literature*), la littérature québécoise est néanmoins composée « d'autres » littératures, comme la littérature anglophone, la littérature autochtone et ce qui a été nommé les *littératures migrantes*. Même si cette notion connaît plusieurs définitions et variations, telles que *littératures*

transculturelles, littératures (im)migrantes, littératures des communautés culturelles, elle capture néanmoins les possibilités offertes par la théorie littéraire dans une culture excentrique. Aussi, cet article se propose d'identifier comment ce concept a été développé par la théorie littéraire québécoise (à partir des années 1980) et d'explorer les assises socioculturelles sur lesquelles il a évolué.

Comme l'indique Daniel Chartier dans son article sur les origines de l'écriture migrante au Québec, presque six cents auteurs ont immigré au Québec au cours des deux siècles derniers et il se trouve deux fois plus de migrants chez les écrivains que dans la population générale au Québec (2002). Leur contribution à la littérature québécoise est donc considérable, qu'elle se trouve au cœur de l'imaginaire national, comme pour le roman du terroir *Maria Chapdelaine* (1913) écrit par le Français Louis Hémon pendant son séjour au Québec, ou aux marges des canons littéraires, comme pour les œuvres des auteures yiddish Ida Maze ou Rachel Korn. Même s'il y a eu des auteurs migrants depuis les débuts de l'écriture au Canada français, la notion d'auteur migrant émerge à la fin du xx^e siècle, au sein du large mouvement d'hybridité culturelle né avec le postmodernisme, qui questionne l'uniformité culturelle et les références identitaires et « reconnaît une multiplicité des savoirs prenant des configurations diverses et variées » (Simon 1999 : 27). Pendant les années 1980, une variété de voix et la critique qui les accompagne sont publiées dans de nouveaux périodiques, comme le magazine transculturel *Vice versa*, où le poète d'origine haïtienne Robert Berrouët-Oriol utilise l'expression *écritures migrantes* pour la première fois. Pour lui, l'enjeu de cette période est « la capacité du champ littéraire québécois d'accueillir l'autre voix, les voix d'ici, venues d'ailleurs, et, surtout, d'assumer à visière levée qu'il est travaillé, transversalement, par des voix métisses » (Berrouët-Oriol 1986/1987 : 20).

Chartier (2002) considère l'écriture migrante comme un mouvement littéraire qui traverse l'histoire de la littérature au Québec et le distingue d'autres concepts apparentés, tels que 1) la *littérature ethnique*, qui renvoie à des éléments biographiques liés à l'identité culturelle sans qu'il y ait nécessairement immigration; 2) la *littérature de l'immigration*, un corpus thématique qui traite de questions migratoires; 3) la *littérature de l'exil*, qui s'exprime à travers le genre biographique, l'essai ou le récit de voyage; 4) la *littérature de diaspora*, des œuvres produites par des auteurs habitant divers pays qui sont liés par l'institution littéraire du pays d'origine; 5) la *littérature immigrante*, un corpus socioculturel transnational d'auteurs de pays divers qui ont expérimenté l'immigration. À l'inverse, la littérature migrante est définie par ses thèmes liés à l'hybridité et au déplacement et par ses formes spécifiques, souvent colorées d'autobiographie. Elle peut d'ailleurs inclure des œuvres d'auteurs nés

au Québec, comme le recueil de nouvelles *Les Aurores montréalaises* (1996) de Monique Proulx. Sherry Simon définit le texte hybride ainsi :

[...] un texte qui interroge les imaginaires de l'appartenance, en faisant état de dissonances et interférences de diverses sortes. On peut dire que dans certains cas, ces effets de dissonance sont le résultat d'un processus de traduction inachevée, une relation de transfert ou de passage qui n'aboutit pas à un produit naturalisé, acculturé, mais qui laisse des traces du premier texte dans le nouveau. Le texte hybride est donc un texte qui manifeste des « effets de traduction » par un vocabulaire disparate, une syntaxe inhabituelle, un dénuement déterritorialisant, des interférences linguistiques ou culturelles, une certaine ouverture ou faiblesse sur le plan de la maîtrise linguistique ou le tissu de références. Ces effets esthétiques sont le résultat de la situation de frontière que vit l'écrivain, qui par sa prise de conscience de la multiplicité choisit de créer un texte créolisé, selon l'expression d'Édouard Glissant, c'est-à-dire un texte ou la confrontation des éléments disparates produit du nouveau, de l'imprévisible. (1998 : 233–234)

Régine Robin souligne la forme hybride de ces textes inclassables, qui réinvente les genres littéraires en repoussant leurs limites (2000 : 36).

Au Québec, la littérature migrante est liée à un changement migratoire à la fin du xx^e siècle et à une évolution de la théorie littéraire, qui rassemble sous ce terme des auteurs migrants mais aussi locaux dans un mouvement littéraire. Bien que le Québec ait connu un flot migratoire constant depuis trois siècles, il importe de souligner que les auteurs migrants arrivent avec des parcours très variés et expérimentent la migration de manières très différentes, depuis les migrants religieux principalement Français et Britanniques du xix^e siècle, aux migrants juifs, italiens et européens de l'Est de la première moitié du xx^e siècle, aux migrants maghrébins, caribéens et asiatiques de la Révolution tranquille dans les années 1960 et aux migrants d'aujourd'hui, d'origines encore plus variées. Le changement de la politique d'immigration canadienne en 1967 (qui engage évidemment toutes les provinces et territoires du pays) a principalement ouvert l'immigration aux nations qui ont été bannies pendant plusieurs décennies, c'est-à-dire les pays de l'Asie. Ce changement a été rapidement suivi, en 1971, par l'adoption d'une politique sur le multiculturalisme, tandis que le Québec a opté pour un pluralisme culturel dans les années 1980. Les conséquences de ces changements de politiques canadiennes sont apparues quinze ans plus tard dans la sphère littéraire, avec des œuvres d'auteurs provenant d'aires géographiques et culturelles plus variées, et pour lesquelles l'expression *littérature migrantes* a été créée.

Toutefois, lorsqu'on considère la littérature migrante comme un mouvement littéraire dans une perspective diachronique, il apparaît clairement que les migrants ont, depuis le début, fait partie de la littérature nationale et de son identité. Cette notion permet donc de reconsidérer les frontières traditionnelles des littératures nationales, souvent construites sur une vision uniforme de l'histoire et une perspective territoriale de l'espace, parfois basées sur une nostalgie d'une origine perdue « idéale ».

Si la situation migratoire du Québec explique pour une large part l'émergence d'un tel concept littéraire, celui-ci est aussi lié à sa situation linguistique. La langue française au Québec s'oppose à la fois au monolinguisme de la France et à l'anglais qui l'entoure, formant ainsi une base favorable à la surconscience linguistique partagée par les auteurs migrants vis-à-vis du langage, souvent évoquée dans leurs œuvres. Alors que l'anglais n'appartient plus aux auteurs britanniques et que les locuteurs anglais non natifs enrichissent la littérature de langue anglaise (pensons à V.S. Naipaul ou Salman Rushdie ou Joseph Conrad), la littérature française est encore désespérément centrée sur la France hexagonale et sa langue, d'ailleurs le plus souvent filtrée par les standards parisiens. Bien entendu, la littérature française inclut de nombreux auteurs migrants, avec un large pourcentage de la population française qui provient d'ailleurs, mais ces écrivains ne sont pas identifiés comme tel, une véritable réflexion de la politique d'immigration française qui, contrairement à celle du Canada, est basée sur l'acculturation. Aussi, à moins d'y porter attention, peu de gens savent que Jean-Jacques Rousseau ou Nathalie Sarraute, par exemple, ne sont pas nés en France. C'est pourquoi des auteurs français des Caraïbes comme le Martiniquais Raphaël Confiant affirment que :

L'intérêt principal de notre littérature à long terme au moins, serait de déposer les Hexagonaux du français. [...] L'« élite » française est la seule à considérer que le français est sa propriété. [...] Le français par sa tradition jacobine et sa guerre contre les patois est [...] fermé. Nous qui écrivons en dehors de l'Hexagone, nous n'avons pas le sentiment que les termes que nous apportons, les formules, les métaphores sont réellement acceptées comme du français. Or, nous pensons contribuer à l'enrichissement du français. Nous disons que le français n'appartient plus à la France. (1992)

Ainsi, il y a eu une résistance en France au multiculturalisme et à la créolisation de la langue, qui remonte aux efforts successifs des dirigeants pour unifier le pays autour d'une langue nationale et de renforcer, par la même occasion, leur pouvoir. Ce mouvement commence avec François I, qui signe en 1539 l'ordonnance de Villers-Cotterêts faisant du français (et non du latin ou des

langues régionales) la langue officielle de l'administration publique et de la justice du royaume. En 1635, le cardinal de Richelieu crée l'Académie française pour « travailler avec tout le soin et toute la diligence possible à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences » (*Statuts*, article 24). La Révolution, à son tour, soutient une forte politique linguistique, croyant qu'une nation libre a besoin de partager une seule langue. Même si, par la suite, le XIX^e siècle est plus permissif vis-à-vis du latin et des langues régionales, la troisième République et ses lois Ferry sur l'éducation imposent le français comme unique langue officielle et d'usage.

Dans ce contexte, la résistance contre le multilinguisme tient pour la théorie littéraire et explique sa difficulté à saisir et décrire la pluralité. Des critiques littéraires comme Pascal Bruckner expriment cette résistance lorsqu'ils opposent le cosmopolitisme (dans sa version unificatrice française) au nomadisme (comme mouvement multidimensionnel, polyphonique) de la manière suivante :

À l'inverse de ce tourisme planétaire qui embrasse tout et n'étreint rien, le cosmopolitisme suppose, comme première condition, la connaissance de sa propre culture nationale. Aller vers les autres implique donc une patrie, une mémoire qu'il faut cultiver (même si on la relativise) : je n'accorde l'hospitalité à l'étranger qu'à partir d'un sol où je peux l'accueillir. Qui prétend ne venir de nulle part, sauter par-dessus les usages et les appartenances, se contente le plus souvent d'en reproduire les pires aspects, d'en être le jouet. (1994 : 43)

Son opinion sur les frontières indique clairement son scepticisme à propos des notions bakhtinienne d'hétéroglossie, d'hétérophonie, de carnavalisation, etc. :

Contrairement à un cliché trop répandu, ce n'est pas la sacralisation des frontières mais au contraire leur incertitude qui a été le vrai malheur des peuples, surtout d'Europe orientale [...]. Seuls les conquérants rêvent d'effacer les frontières, surtout celles des autres ! À un Nabokov choisissant d'écrire en anglais et en russe, pourquoi ne pas opposer la stratégie d'un Roland Barthes refusant d'apprendre une langue étrangère par crainte d'être contaminé dans son travail d'écrivain ? Toute vie de l'esprit s'élève aussi sur l'oubli, l'ignorance délibérée d'autres possibilités spirituelles. (Bruckner 1994 : 47-48)

De manière semblable, Pascale Casanova critique les croisements culturels de la *world fiction* : « D'abord ils [les écrivains de la nouvelle vague transculturelle] sont moins le produit de la décolonisation que de l'apparition d'une culture

internationale qui s'est développée depuis la guerre et puis ils s'adressent à un auditoire aussi mélangé, éclectique et déraciné qu'eux-mêmes. » (1993: 12)

Cette vision de la littérature s'ancre dans une longue tradition européenne, dans laquelle les littératures nationales se sont d'abord formées avec les nations, à travers leurs langues respectives, et en s'opposant à celles de leurs voisins : pour la France, il s'agit principalement de l'Angleterre et de l'Allemagne. En effet, comme l'affirme ailleurs Pascale Casanova elle-même :

À travers son lien constitutif avec la langue – toujours nationale puisque nécessairement « nationalisée », c'est-à-dire appropriée par les instances nationales comme symbole d'identité –, le patrimoine littéraire est lié aux instances nationales. La langue étant à la fois affaire d'État (langue nationale, donc objet de politique) et « matériau » littéraire, la concentration de ressources littéraires se produit nécessairement, au moins dans la phase de fondation, dans la clôture nationale. (1999 : 56)

Progressivement, timidement, on assiste à une autonomisation partielle de la littérature française vis-à-vis de la politique et à un certain positionnement des écrivains par rapport à un héritage national. Néanmoins, les dénonciations du métissage de la part des deux théoriciens étonnent, surtout du point de vue des études littéraires québécoises, qui s'élaborent à partir d'une situation migratoire, mais aussi linguistique singulière.

En effet, les migrants qui arrivent au Québec doivent s'intégrer à un milieu principalement francophone, qui se situe toutefois en position minoritaire au sein d'un continent dominé par l'anglais, avec lequel le français y entretient un rapport étroit quoique rugueux. Les écrivains migrants sont ainsi confrontés à cette réalité qui vient compliquer leur langue, et cela, peu importe leur langue d'origine. Ce milieu francophone dans lequel ils s'inscrivent, surtout lorsqu'il s'agit de littérature, se mesure également au français de la France, dans un rapport dissymétrique et ambigu à son champ littéraire. S'ajoute à cela la situation politique et culturelle du Québec au sein du Canada, leur terre d'accueil. Aussi, les écrivains migrants ne sont-ils pas confrontés uniquement à une langue, mais aussi à une culture distincte, dont l'histoire est certes étroitement liée à celle de la langue, mais qui ne s'y superpose pas, contrairement au pays colonisateur d'où elle provient. Ils doivent ainsi se situer par rapport à un code linguistique, mais aussi par rapport à un imaginaire.

Cet imaginaire serait, depuis les années 1960, particulièrement adapté aux littératures migrantes, en ce qu'il se constitue lui-même « sous le signe de l'exil (psychique, fictif), du manque, du pays absent ou inachevé » (Nepveu 1988 : 201). Dans son ouvrage *Écologie du réel*, le théoricien Pierre Nepveu suggère

que l'imaginaire littéraire québécois, en se construisant à partir d'une forme de négativité, d'incertitude, dans un « espace excentré et excentrique », donne une place centrale à la « multiplication des identités et au métissage culturel », dans un rapport constant et attentif à l'altérité (1988 : 201). Plus précisément, ce rapport à l'altérité formerait un mouvement oscillant entre « reconnaître l'autre » et « être l'autre », entre ouverture et mimétisme, lequel reviendrait à nier le pluralisme, à s'abîmer dans une indifférenciation et à favoriser un culte du même. Cette distinction de Pierre Nepveu fait écho à la définition de l'exotisme de Victor Segalen, comme « notion du différent ; [...] perception du Divers ; [...] connaissance que quelque chose n'est pas soi-même » (1994 : 41) et qui est fondée sur un mouvement entre la reconnaissance de l'autre et le retour à soi. Car, paradoxalement, Nepveu décrit aussi l'espace québécois comme « implosif et exclusif », avec sa culture « qui se voit plutôt investie, habitée par la diversité » (1988 : 201).

Il est intéressant de mettre en parallèle la réflexion de Nepveu sur cette manière dont la littérature québécoise favorise par affinité les littératures migrantes et celle d'Isabelle Daunais qui, dans son ouvrage *Le Roman sans aventure*, tente d'expliquer pourquoi aucun roman québécois n'a véritablement marqué le genre en dehors des frontières de la province. Elle fait l'hypothèse suivante à ce sujet :

[...] si le roman québécois est sans valeur pour le grand contexte, s'il ne constitue un repère pour personne sauf ses locuteurs natifs, c'est parce que l'expérience du monde dont il rend compte est étrangère aux autres lecteurs, qu'elle ne correspond pour eux à rien de connu et, surtout, à rien de ce qu'il leur est possible ni même désirable de connaître. Cette expérience, c'est celle de l'absence d'aventure ou de l'impossibilité de l'aventure. Par aventure, je ne veux pas dire l'action et les péripéties propres à tout roman, et dont le roman québécois n'est pas moins pourvu qu'un autre, non plus que les quêtes et conquêtes de toutes sortes qu'entreprennent les personnages, mais le fait pour ces derniers d'être emportés dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, de révéler un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde. Tous les grands romans racontent une aventure, lancent dans le monde des personnages qui en rapportent une perception ou une compréhension nouvelle par laquelle ce monde, par la suite, ne peut plus être vu de la même façon. [...] Or, dans le cas du roman québécois, aucune question, aucun événement n'ébranle assez le monde où vivent les personnages pour leur offrir, au sens fort du terme, une aventure. (Daunais 2015 : 15)

Daunais lie ce constat à l'expérience québécoise du monde qui consiste, selon elle, à « *exister* dans un monde abrité », sous le mode de l'*idylle*, qui « ne

désigne pas [...] un univers pur et merveilleux, expurgé de tout souci, de toute adversité ou de tout malheur, mais, plus modestement et plus concrètement – et à la fois plus terriblement –, l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité. » (2015 : 18) Dans ce monde apaisé, les personnages de roman rêvent, cherchent à faire advenir, les conflits. C'est en faisant de l'idylle un monde plein et permanent et non pas un état transitoire que le roman québécois ne communiquerait pas avec le reste de l'expérience humaine. (2015 : 19)

Comment imaginer la place de la littérature migrante dans ce contexte qui, quoiqu'il soit sensible à l'altérité, peine à « communiquer avec le reste de l'expérience humaine » ? Comment les auteurs migrants peuvent-ils se reconnaître dans un tel contexte littéraire et, à l'inverse, comment leur contribution s'inscrit-elle dans cette idylle qui peut parfois s'opposer radicalement à leur propre expérience, notamment lorsqu'on pense à la situation de certains réfugiés, ou à des traditions littéraires très différentes ? Ces questions nécessiteraient un travail important d'analyse du vaste corpus que constituent les littératures migrantes, afin de les mettre en perspective avec les analyses d'Isabelle Daunais pour le corpus québécois. Contentons-nous dans l'immédiat, en guise de conclusion, de rappeler les éléments évoqués plutôt haut qu'une telle recherche devrait prendre en compte. D'abord, l'incomplétude qui caractérise, pour Pierre Nepveu comme pour Isabelle Daunais, l'imaginaire québécois et sa littérature offre un lieu d'accueil pour l'altérité et la pluralité, mais peut aussi former un lieu apaisé et apaisant pour des subjectivités mises à l'épreuve par la migration. De telles allusions se trouvent dans des œuvres comme celle de Kim Thuy, par exemple, qui évoque le corps moelleux de son enseignante de français avant même de comprendre le sens des mots qu'elle lui apprend à son arrivée au Québec :

Nous [les sept plus jeunes Vietnamiens du groupe] étions hypnotisés par le balancement lent et rassurant de ses hanches rondes et de ses fesses bombées, pleines. [...] quand elle s'est penchée sur moi, plaçant ses mains sur les miennes pour me dire : « Je m'appelle Marie-France, et toi ? », j'ai répété chacune des syllabes sans cligner des yeux, sans ressentir le besoin de comprendre, parce que j'étais bercée par un nuage de fraîcheur, de légèreté, de doux parfum. (2010 : 19)

À l'inverse, on peut penser que les littératures migrantes offrent une part d'aventure à la littérature québécoise, lui permettant d'éprouver le monde en dehors de l'idylle, comme si l'aventure passait nécessairement par l'autre dans le contexte québécois.

Dans tous les cas, les contextes migratoire et littéraire au Québec ont rendu possible l'émergence des littératures migrantes et leur théorisation par les études littéraires, permettant ainsi de reconsidérer les frontières traditionnelles d'une « littérature nationale » non centrée. La notion est récemment apparue en France (Mathis-Moser & Mertz-Baumgartner 2012), où les littératures migrantes peuvent offrir une compréhension renouvelée de l'histoire littéraire et donner une plus large place au multilinguisme et au multiculturalisme, bien nécessaire dans le contexte migratoire français actuel.

Sara Bédard-Goulet

sara.bedard-goulet@ut.ee

Tartu Ülikool

Maailma keelte ja kultuuride kolledž

Lossi 3

51003 Tartu

EESTI / ESTONIA

References

- Berrouët-Oriol, R. 1986/1987. L'effet d'exil. – *Vice versa*, 17, 20–21.
- Bruckner, P. 1994. *Le Vertige de Babel. Cosmopolitisme ou mondialisme*. Paris : Arléa.
- Casanova, P. 1993. La *World Fiction* : une fiction critique. – *Liber*, 13, 11–15.
- Casanova, P. 1999. *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil.
- Chartier, D. 2002. Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles. – *Voix et Images*, 27 (2), 303–316. <https://doi.org/10.7202/290058ar>
- Chartier, D. 2003. *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800–1999*. Montréal : Nota Bene.
- Confiant, R. 1992. La bicyclette créole ou la voiture française. – *Le Monde*, 6 nov.
- Daunais, I. 2015. *Le Roman sans aventure*. Montréal : Boréal.
- Declercq, E. 2011. « Écriture migrante », « littérature (im)migrante », « migration littéraire » : réflexions sur un concept aux contours imprécis. – *Revue de littérature comparée*, 339, 301–310. <https://doi.org/10.3917/rlc.339.0301>
- Mathis-Moser, U., Mertz-Baumgartner, B. 2014. Littérature migrante ou littérature de la migration ? À propos d'une terminologie controversée. – *Diogène*, 246–247, 46–61. <https://doi.org/10.3917/dio.246.0046>
- Mathis-Moser, U., Mertz-Baumgartner, B., eds. 2012. *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981–2011)*. Paris : Honoré Champion.
- Nepveu, P. 1988. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : Boréal.

- Robin, R. 2000. Les champs littéraires sont-ils désespérément monolingues ? Les écritures migrantes. – A. de Vaucher Gravili, ed., *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*. Venise : Supernova, 19–43.
- Segalen, V. 2014. *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*. Paris : Le livre de poche.
- Simon, S. 1998. Hybridités culturelles, hybridités textuelles. – F. Laplantine, ed., *Récit et connaissance*. Lyon : Presses de l'Université de Lyon, 233–243. <https://doi.org/10.4000/books.pul.11361>
- Simon, S. 1999. *Hybridité culturelle*. Montréal : L'île de la tortue.
- Thuy, K. 2010. *Ru*. Paris : Liana Levi.